

Leonardo

La mécanique du crime Padura

Rencontré à Paris dans l'ambiance cossue et feutrée d'un salon d'hôtel, Leonardo Padura, malgré son goût pour les histoires macabres, donne l'impression d'un homme plutôt paisible et posé. Intellectuel et humaniste doté d'un regard empathique et lucide, cet écrivain fameux – et plusieurs fois primé – a choisi dès la fin des années 80 le roman policier pour témoigner plus librement des multiples facettes de la société cubaine sans avoir à gommer ses aspects parfois très sombres. «Petit-fils de Philip Marlowe et fils de Pepe Carvalho» – et donc héritier autant de Raymond Chandler que de Manuel Vázquez Montalbán – le personnage du lieutenant Mario Conde est, insiste-t-il, «totalement invraisemblable dans le contexte de la police cubaine». En optant pour le polar, Padura s'approprie un genre littéraire très populaire dans l'île mais qui, jusque-là, servait avant tout à véhiculer la réalité et l'idéologie officielles.

Journaliste, et journaliste star dans son pays avant de devenir romancier, Leonardo Padura – né en 1955 à La Havane, où il vit toujours – sait toutefois respecter les faits et enquêter avec rigueur quand il le faut. Il le prouve avec brio dans son dernier livre, *L'homme qui aimait les chiens*, inspiré par un meurtre, lui, parfaitement authentique, et même historique: l'assassinat de Léon Trotsky, le 20 août 1940 à Mexico. Au fil de près de 700 pages Ramón Mercader agencées comme une somptueuse tapisserie, les voix des trois protagonistes (Trotsky, son meurtrier Ramón Mercader et le confident de ce dernier, Iván, un personnage purement

fictif) s'entremêlent pour esquisser une fresque terrifiante régie par la paranoïa, l'arbitraire et le mensonge. Pas de mystère, chaque lecteur connaît d'emblée l'issue fatale de cette longue traque. Malgré tout, Padura parvient à créer la tension, voire le suspense grâce à une structure romanesque complexe, parfaitement maîtrisée et un ton qui sonne juste, ce qui n'est pas toujours le cas lorsqu'un auteur s'empare de personnages réels.

Cet ouvrage, raconte Padura avec émotion, lui fut inspiré par une double découverte. «En 1989, je suis allé pour la première fois à Mexico où j'ai visité

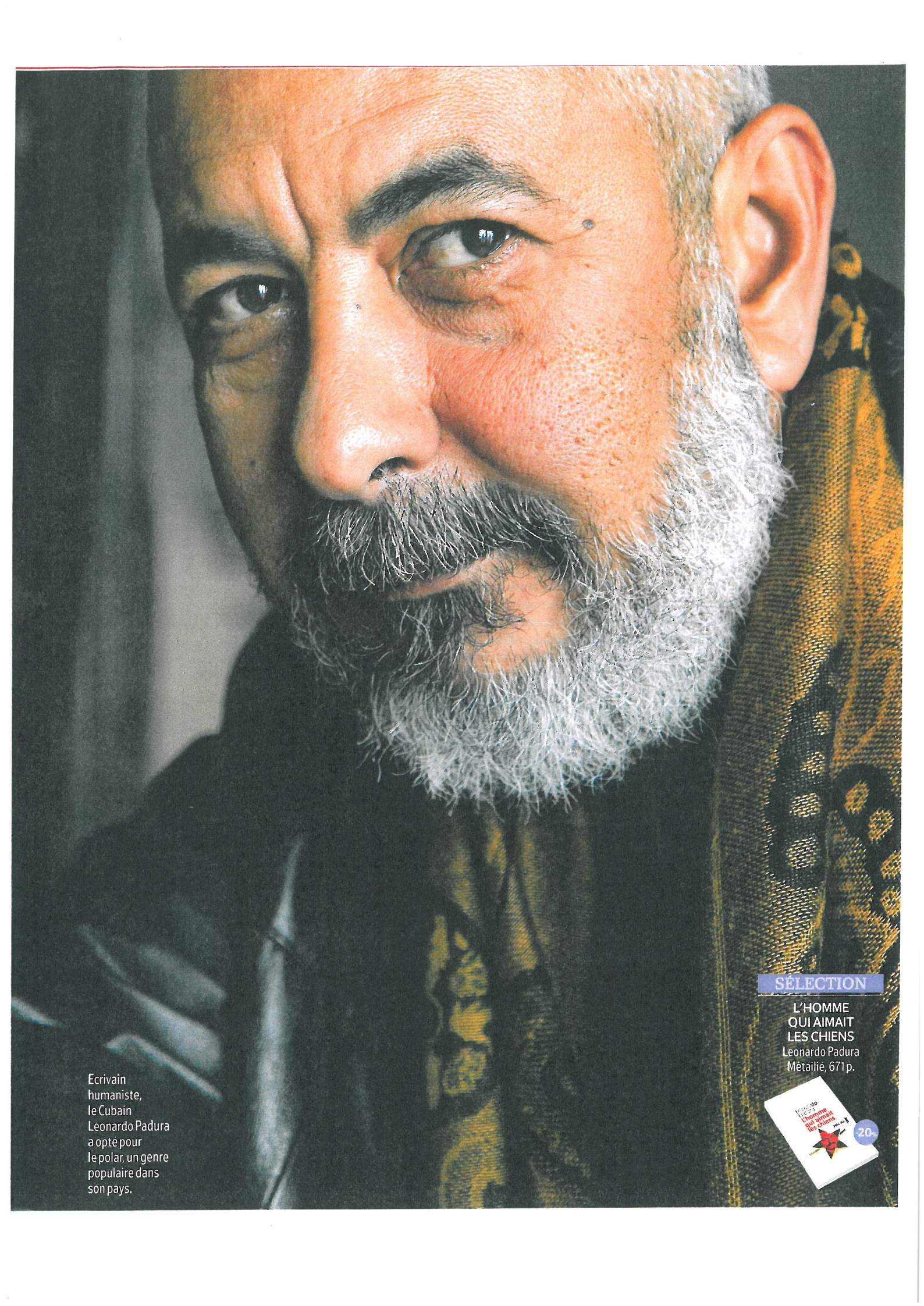
«En 1989, je suis allé pour la première fois à Mexico où j'ai visité la maison forteresse de Trotsky. J'en suis ressorti bouleversé. Il s'était construit lui-même une véritable prison où pourtant la main de Staline avait réussi à pénétrer.»

la maison forteresse de Trotsky. J'en suis ressorti bouleversé. Il s'était construit lui-même une véritable prison où pourtant la main de Staline avait réussi à pénétrer. Je ne savais à l'époque que peu de chose à son sujet car, à Cuba, on en parlait uniquement comme d'un traître et l'on ne trouvait pas d'autres informations sur lui. Peu après, j'ai aussi appris que Ramón Mercader, son assassin, avait passé dans notre pays les dernières années de sa

vie, sous un faux nom. L'envie d'écrire ce livre, et de l'articuler autour de ces figures tragiques était née.»

Dans les années 90, après la chute du communisme dans les pays de l'Est, l'accès à l'information était devenu plus facile à Cuba. Leonardo Padura enquête et dévore tout ce qu'il trouve sur ces deux hommes qui furent à la fois victimes et bourreaux. La vie et la pensée de Trotsky sont bien connues. En revanche, à part deux ou trois documents, il n'existe pas grand-chose sur Ramón Mercader. Un vide qui lui donne une certaine liberté, néanmoins toujours nourrie par l'histoire et les faits. Parallèlement, Padura invente Iván, un personnage magnifique, émouvant, intègre et marginal. Présenté comme la «métaphore d'une génération», cet écrivain raté et «vétérinaire amateur» subit de plein fouet les effets de la terrible crise économique qui secoue le pays après la disparition de l'Union soviétique. Iván, écrit Padura, «n'avait tué personne, pas plus qu'il n'avait été complice de ce qu'on faisait subir aux autres. Lui, c'était vraiment une victime absolue.»

Et puis bien sûr, il y a les chiens. Les lévriers barzoï – une race qu'affectionnait Trotsky – qui accompagnent dans son exil cubain Ramón Mercader. Ou le caniche ébouriffé d'Ana, la compagne tragique d'Iván, remplacé ensuite par un chiot tout galeux baptisé *Truco*. Pour Padura, les chiens humanisent l'homme. Ils renvoient à ce morceau d'âme qui subsiste et résiste même chez la personne qui a commis l'acte le plus horrible. Tout naturellement, ils jouent donc un rôle clé dans ce livre comme l'annonce d'emblée son titre. **o MIREILLE DESCOMBES**



Ecrivain
humaniste,
le Cubain
Leonardo Padura
a opté pour
le polar, un genre
populaire dans
son pays.

SELECTION

L'HOMME
QUI AIMAIT
LES CHIENS
Leonardo Padura
Métallie, 671 p.

